



Cahiers de l'Urmis

6 | 2000

Multiculturalisme : politiques publiques et usages de l'ethnicité

ANNE-MARIE THIESSE - *La création des identités nationales*

Éditions du Seuil, 1999, 385 p.

Isabelle Taboada-Leonetti



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/urmis/304>

ISSN : 1773-021X

Éditeur

Urmis-UMR 7032

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2000

ISSN : 1287-471X

Référence électronique

Isabelle Taboada-Leonetti, « ANNE-MARIE THIESSE - *La création des identités nationales* », *Cahiers de l'Urmis* [En ligne], 6 | mars 2000, mis en ligne le 15 septembre 2003, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/urmis/304>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Les contenus des *Cahiers de l'Urmis* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

ANNE-MARIE THIESSE - *La création des identités nationales*

Éditions du Seuil, 1999, 385 p.

Isabelle Taboada-Leonetti

- 1 On observe une tendance croissante dans les sciences humaines à déconstruire les notions les plus évidentes, à y traquer toute trace de substantialisme ou de biologisme et à mettre en évidence leur historicité et les processus de construction qui ont abouti à leur forme actuelle. Ce travail tend à montrer qu'aucune réalité sociale contemporaine n'est entachée de fatalité organique : ce qui a été construit par les hommes peut théoriquement être déconstruit ou construit autrement.
- 2 Les catégories raciales et le racisme, les définitions sociales sexuelles et la subordination du genre féminin, les nations et les nationalismes porteurs d'exclusion et de violence ne sont pas des conséquences de caractères inhérents à la nature humaine ; ils ont une histoire, une origine, et donc une fin probable. Cette vision du social traduit une grande confiance dans les capacités humaines à transformer et à améliorer le monde, pour ne pas dire un sentiment de toute-puissance, ou un optimisme volontariste ; il ne dépendrait donc que des individus, de chacun de nous, d'écrire l'histoire autrement ?
- 3 La nation et l'identité nationale font partie de ces notions dont l'évidence s'ancre dans le sentiment qu'elles ont toujours existé. L'appartenance à une nation induit dans la plupart des esprits l'idée d'une filiation issue de grands ancêtres et semble ainsi remonter à la nuit des temps. Le dernier ouvrage d'Anne-Marie Thiesse fait oeuvre utile en montrant l'aspect construit des nations et des identités nationales et en mettant en évidence leur historicité. Car l'idée de Nation au sens moderne, politique, du terme n'émerge en fait que dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Restait aux gouvernants à donner à cette révolution idéologique une incarnation concrète, c'est-à-dire à définir le lien primordial, intérieur, absolu, qui lierait désormais chacun, non plus à un prince, mais à une unité sociale abstraite, la nation.
- 4 L'ouvrage est structuré autour de trois parties correspondant aux trois éléments majeurs sur lesquels s'est appuyée la construction des identités nationales : l'identification des

ancêtres, qui inclut l'élaboration des mythes fondateurs et la fabrication de la langue nationale, le folklore et la culture de masse qui, à chaque époque sous des formes spécifiques, a permis la diffusion et l'éducation du national. Dans un dernier chapitre, l'auteur tire les leçons de l'histoire dans la perspective de l'élaboration d'une identité collective européenne.

- 5 Anne-Marie Thiesse montre de manière minutieuse et passionnante ces longs processus de construction. Au départ, nous dit-elle, personne ne savait ce que pourrait bien être l'identité de la... Nation. Au moment de la Révolution Française, en Europe, les différences entre un berger breton et un domestique cévenol par exemple étaient plus grandes qu'entre aristocrates de pays différents ; en France, une minorité de gens seulement parlaient français dans leur vie quotidienne. Il a fallu, au-delà de toutes les diversités, par un long travail qui a duré plus d'un siècle, construire les identités nationales. Nous apprenons ainsi que cette construction a été l'œuvre collective menée par plusieurs pays européens à travers des tâtonnements, des imitations et des échanges croisés, pour aboutir à une sorte de modèle commun, une liste d'éléments de base : des ancêtres fondateurs, une langue, une histoire continue, des héros, des monuments, un folklore à laquelle toute nation émergente doit depuis se conformer.
- 6 Le succès de l'idée nationale a été rapide car celle-ci "s'est avérée puissamment mobilisatrice et certains souverains — ou leurs conseillers — comprendront la nécessité de la prendre en compte et l'intérêt qu'ils peuvent y trouver" (p.109). L'inculcation de cette identité nationale, si elle a parfois recours à la coercition — notamment, en France, par l'interdiction des parlers régionaux dans les écoles de la République — n'est réellement efficace et mobilisatrice que si elle est acceptée et intériorisée par une grande part de la population. Un énorme travail pédagogique a donc été accompli, d'abord à l'école naturellement, mais aussi par ce qui à chaque époque était les moyens de communication de masse : chansons, bals patriotiques, cartes postales, assiettes décorées, costumes nationaux... et par ce que l'auteur appelle les producteurs et diffuseurs de patrimoine : intellectuels, poètes, associations culturelles, concepteurs d'expositions et de musées... L'enseignement de ce patrimoine national n'a pas oublié d'inclure les particularismes régionaux, lesquels, après avoir été découragés ou brimés, sont depuis valorisés en tant qu'illustration de la diversité et de la richesse de l'identité nationale¹. L'auteur montre bien que, à l'instar des "communautés imaginées²", la nation est une invention et "le sentiment national n'est spontané que s'il est parfaitement intériorisé ; il faut préalablement l'avoir enseigné" (p.14).
- 7 L'universalisation de ce modèle commun de nation montre qu'il correspondait à l'émergence d'une nouvelle forme de vie sociale dans les pays occidentaux, en l'occurrence l'industrialisation, l'urbanisation et la construction de nouveaux rapports sociaux. Aujourd'hui, à la veille de changements technologiques et sociaux au moins aussi importants que ceux qui ont vu naître l'idée nationale il y a deux siècles, la Nation est-elle encore la forme politique la plus adaptée ? La perspective de la mondialisation suscite des attitudes dramatisées : pour les uns, la nation serait en péril et avec elle, tout ce qui structure la vie sociale, la solidarité collective, voire la démocratie ; pour les autres au contraire, l'idée nationale appartient au passé et n'a jamais produit que patriotismes belliqueux, xénophobie et repli sur soi. Comme le souligne Anne-Marie Thiesse, il faut se garder d'assimiler systématiquement nation et nationalisme; on a tendance aujourd'hui à sous-estimer les apports que le principe national a apportés en son temps dans l'ordre social et politique ; il a permis, ou accompagné, l'entrée dans l'ère démocratique, le

passage de l'Europe des Princes et de la division en ordres sociaux à l'Europe des Nations basée sur le suffrage universel et l'égalité juridique. En revanche, que le rôle de la nation s'achève "n'a rien de tragique, à condition qu'une nouvelle force de cohésion vienne la remplacer, associé à un véritable projet politique" (p.284).

- 8 Si ce riche travail montre bien les processus de construction de l'identité nationale, les contingences et les enjeux auxquels ces processus sont liés, "datés", et les moyens utilisés pour faire accéder à la réalité les faits identitaires, un point reste cependant obscur : pourquoi ces manipulations de l'idée de nation — et on pourrait écrire la même chose à propos des communautés ou des groupes ethniques — menées par "une poignée d'individus qui déclare qu'elle existe et entreprend de le prouver" (p.11) a-t-elle si bien fonctionné, et fonctionne-t-elle encore ? Ceci semble impliquer que la pédagogie du national s'est appuyée sur un sens d'appartenance antérieur, qu'elle a réussi à supplanter ou à subordonner, ou sur un besoin d'identification potentiel pré-existant. Sur ce point, le discours des historiens et des anthropologues semble s'articuler difficilement à celui des psychologues, ou des romanciers: les premiers ont beau montrer le caractère construit, imaginaire ou stratégique des communautés — nationales ou ethniques — et des identités, les seconds considèrent comme un postulat l'existence de certaines caractéristiques humaines, telles que le besoin de se situer dans une filiation et dans un continuum temporel, de s'identifier à un "nous" par rapport à un "eux". Dans cette hypothèse, on comprend que l'idée de nation ait encore de beaux jours devant elle...

NOTES

1. Sur ce thème cf. aussi Anne-Marie Thiesse : *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1997.
2. Benedict Anderson : *Imagined Communities*, London, Verso, 1983.

AUTEUR

ISABELLE TABOADA-LEONETTI

URMIS-CNRS